

Études littéraires africaines

Écrivains voyageurs français du 20^e siècle au Brésil

Daniel Delas



Numéro 43, 2017

Afrique – Brésil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1040917ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1040917ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Delas, D. (2017). Écrivains voyageurs français du 20^e siècle au Brésil. *Études littéraires africaines*, (43), 85–88. <https://doi.org/10.7202/1040917ar>

Résumé de l'article

Sont évoqués en face à face les deux principaux écrivains français fervents admirateurs du Brésil, Blaise Cendrars, défenseur des Indiens et du métissage, et Benjamin Péret, avocat des noirs rebelles.

ÉCRIVAINS VOYAGEURS FRANÇAIS DU 20^E SIÈCLE AU BRÉSIL

RÉSUMÉ

Sont évoqués en face à face les deux principaux écrivains français fervents admirateurs du Brésil, Blaise Cendrars, défenseur des Indiens et du métissage, et Benjamin Péret, avocat des noirs rebelles.

ABSTRACT

This article depicts and contrasts the two most important French writers of the 20th century who were great admirers of Brazil and of its culture : Blaise Cendrars, who defended primitive Indians and the cross-fertilisation of peoples and cultures, and Benjamin Péret, who fought for the cause of black rebels.

*

Rares sont les écrivains français à avoir fait au 20^e siècle un voyage au Brésil suffisamment approfondi pour dépasser la vision exotique prédominante en Europe et percevoir les tensions sociales fortes de cet immense pays longtemps colonisé, en particulier les tensions raciales. Les deux écrivains français les plus « brésiliens » sont Blaise Cendrars (1887-1961) et Benjamin Péret (1899-1959).

Blaise Cendrars, devenu en raison du succès de son poème *La Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France* en 1913 puis du récit californien *L'or* en 1925 le prototype du romancier-journaliste de l'aventure, a fait trois longs séjours au Brésil, chaque fois de six mois, en 1924, 1926 et 1927. Pour lui, le Brésil est un paradis terrestre qu'il ne se lasse pas d'évoquer en termes dithyrambiques et en usant d'un jeu de couleurs fauvistes :

La mer est indigo, le ciel bleu, bleu perroquet, avec matin et soir des cumulus de nuages qui fusent, s'effondrent, se fendent, se cassent, se vident comme d'immenses poteries craquelées qui s'émietteraient en tombant à la renverse et laisseraient couler leur contenu : de la couleur dégoulinante qui fait des taches

d'huile avant de se pulvériser dans l'atmosphère rayonnante, les feux du crépuscule, les feux de l'aube...¹

Invité par Oswald de Andrade, fêté par les artistes modernistes, futur personnage de *Macunaima* de Mario de Andrade, il pense trouver au Brésil les survivances d'un monde *primitif* dont les Indiens sont, plus que les Noirs « importés », les représentants authentiques. Pour lui, comme il l'écrit dans son essai², l'ancêtre, Caramuru, « *o primeiro povoador da Bahia* », est un mystérieux blanc qui de ses unions avec des Indiennes eut 75 fils et 75 filles.

On devrait l'honorer comme le fondateur du Brésil, le procréateur de la nouvelle race, le progéniteur de l'Homme Nouveau, l'engendreur éminent qui a ensemencé le pays de rejetons qui ont fait souche et dont la descendance était déjà si nombreuse à Bahia qu'à l'arrivée de l'Inquisition en 1591 des milliers d'individus [...] n'ont eu qu'à se réclamer de lui, de l'homme à l'arquebuse, pour ne pas avoir à se présenter devant le terrible tribunal du Saint-Office³.

Le Brésil est donc d'abord métis, représentatif d'un métissage harmonieux des races, ce qui est la doctrine dominante de l'époque, né de l'union des Européens civilisés et des Indiens primitifs, les Noirs dans tout cela (qu'il appelle généralement « nègres » tout court) fournissant un simple arrière-plan. Sans qu'on puisse le soupçonner de racisme, il est dans une représentation du monde de son temps, certes ouverte, mais aujourd'hui datée.

Il en va tout autrement avec Benjamin Péret (1899-1959) qui, ayant épousé en 1928 une cantatrice brésilienne rencontrée à Paris, Elsie Houston⁴, séjourne avec elle au Brésil de 1929 à 1931. Membre du PCF depuis 1925, membre du groupe surréaliste, combattant de la guerre d'Espagne aux côtés de Durruti, Péret est un poète engagé⁵ et c'est au titre de cet engagement social et politique qu'il va s'intéresser, à l'inverse de Cendrars, non aux ancêtres mythiques mais aux opprimés d'aujourd'hui, aux Noirs donc et à leur histoire au Brésil. Le titre de l'essai qu'il a consacré en 1956 au

¹ CENDRARS (Blaise), *Brésil, des hommes sont venus...* [1952]. [Fontfroide-le-Haut] : Fata Morgana, 1987, 103 p. ; p. 20.

² CENDRARS (B.), *Brésil, des hommes sont venus...*, *op. cit.*, p. 62.

³ CENDRARS (B.), *Brésil, des hommes sont venus...*, *op. cit.*, p. 62.

⁴ Celle-ci fera connaître les chansons populaires du folklore brésilien en France et aux États-Unis.

⁵ Il sera d'ailleurs expulsé du Brésil comme « agitateur communiste » par le gouvernement de Getulio Vargas.

quilombo de Palmares, La Commune des Palmares, renvoie à l'essai de Marx sur la Commune de Paris. À la question marxienne de savoir pourquoi l'exemple du *quilombo* ne s'est pas étendu, Péret répond : « il aurait fallu que les Noirs de Palmares se présentent comme les libérateurs de tous les esclaves. Ils ne l'ont pas fait et ils ne pouvaient pas le faire car leur niveau général de conscience ne le leur permettait pas »⁶. Ce qui était d'une parfaite orthodoxie marxiste-léniniste mais aujourd'hui semble pouvoir être nuancé.

L'introduction, d'une écriture forte et simple, précède le récit historique. On s'y reportera pour l'*incipit* si lucide :

De tous les sentiments qui s'agitent dans le cœur de l'homme, le désir de liberté est certainement l'un des plus impérieux et sa satisfaction l'une des conditions essentielles de l'existence. C'est pourquoi lorsqu'il s'en voit privé, il n'a de repos qu'il ne l'ait reconquise ; si bien que l'histoire pourrait se limiter à l'étude des attentats contre cette liberté et aux efforts des opprimés pour secouer le joug qui leur a été imposé⁷.

Et le *desinit* ouvert au futur :

Partout, la vie et la mort, s'engendrent mutuellement et, par-delà la superbe des grands arbres abattus par la tempête, les yeux, demain, pourront toujours profiter de la splendeur des orchidées⁸.

Péret préfacera la traduction en espagnol par Lydia Cabrera du *Cahier d'Aimé Césaire*, et le très puissant poème « Tam-tam I » des *Armes miraculeuses* lui est dédié. Il vivra longtemps au Mexique, avant de revenir mourir en France.

Ce face-à-face des deux « passants considérables » français au Brésil, très représentatifs dans leurs options opposées, se retrouve drapé dans la noblesse du discours universitaire français. On pense tout de suite à Lévi-Strauss, plus centré lui aussi, en tant

⁶ Cité par Michael Löwy – « Benjamin Péret et la révolte des esclaves du Brésil colonial », *Tumultes*, n°27 (*Entre résistance et domination. Figures libres ou mouvements imposés*, dir. Sonia Dayan-Herzbrun et al.), 2/2006, p. 53-68 –, qui rappelle en outre que l'essai de Péret a comme principale source factuelle l'ouvrage d'Edson Carneiro, *Le quilombo de Palmares* (1947).

⁷ PÉRET (B.), *La Commune des Palmarès : Que fut le quilombo des Palmarès ?* [1956]. Traduction du portugais de Carminda Batista ; revue par Robert Ponge ; préface de Robert Ponge Paris : Syllepse, coll. Archives du surréalisme, 1999, 125 p. ; p. 31.

⁸ PÉRET (B.), *La Commune des Palmarès...*, op. cit. L'essai de Benjamin Péret figure aussi dans l'édition de ses *Œuvres complètes* chez José Corti. On se reportera à l'une ou l'autre de ces éditions pour lire l'essai de Benjamin Péret.

qu'anthropologue, sur les cultures indiennes du Brésil, mais s'orientant vers la recherche plus générale des « structures » dans les relations humaines ; il faut cependant citer aussi Roger Bastide, remarquable socio-historien des cultures noires du Brésil.

On pourrait aussi évoquer Georges Bernanos et Stefan Zweig, fuyant l'un après l'autre une Europe en voie de capitulation à leurs yeux, et demeurant plusieurs années au Brésil, où ils nouent quelques amitiés avec des écrivains brésiliens de l'époque.

Mais leur vie était déjà faite et ceci est une autre histoire...

■ Daniel DELAS